

VINGT ET UN JUILLET

† **Le 21 de ce mois, nous célébrons la mémoire de nos vénérables Pères SYMÉON d'ÉMÈSE, le Fou pour le Christ, et de son compagnon d'ascèse JEAN¹.**

Saints Syméon et Jean étaient originaires de Syrie et vivaient sous le règne de Justinien : Jean, âgé de vingt-deux ans, venait juste de se marier, et Syméon, de deux ans plus âgé, n'avait pour seule famille que sa vieille mère. S'étant liés d'amitié lors d'un pèlerinage aux Lieux saints, entrepris à l'occasion de la fête de l'Exaltation de la Croix, ils décidèrent de continuer ensemble leur périple. Quand ils parvinrent dans la région de Jéricho, Jean dit à son compagnon que les hommes qui habitaient dans les monastères près du Jourdain étaient semblables aux anges de Dieu et, montrant du doigt la route qui y menait, il dit : « Voilà la route qui mène à la vie. » Désignant ensuite la grande route publique, il ajouta : « Et voici le chemin qui mène à la mort. »

Après avoir prié et tiré au sort le chemin qu'ils devaient prendre, ils se rendirent au monastère de saint Gerasime, avec grande joie et en oubliant tout attachement au monde. L'higoumène du monastère, le bienheureux Nikon, avait reçu une révélation concernant l'arrivée des deux jeunes gens, et ils le trouvèrent à la porte, pour leur souhaiter la bienvenue et les exhorter au renoncement, en prophétisant quel serait leur mode de vie futur. À leur demande, Nikon les tonsura immédiatement et les revêtit du saint Habit monastique, les introduisant à une vie nouvelle par ce second baptême. Craignant toutefois de perdre le zèle divin qui brûlait en leur cœur et la gloire qu'ils avaient vue resplendir sur l'Habit monastique, ils décidèrent, deux jours plus tard, de quitter le monastère et de se séparer de tout homme, pour vivre dans le désert, abandonnés à la Providence. Ils prirent donc la route en direction de la mer Morte et s'arrêtèrent en un endroit du désert, nommé Arnonas, où ils trouvèrent les installations et quelques provisions laissées par un ermite, mort quelques jours auparavant. Mais dès qu'ils commencèrent leurs combats ascétiques dans la solitude, ils furent assaillis par le souvenir de leurs proches : Jean à l'égard de son épouse et Syméon de sa mère. Pressés par ces pensées et par l'épreuve de l'acédie, ils étaient prêts d'abandonner la lutte, mais, chaque fois, le souvenir de la gloire associée à l'Habit monastique et l'apparition en songe de leur père spirituel leur donnaient le courage de persévérer. Ils demeuraient dans des cellules séparées d'environ un jet de pierre, et quand ils étaient accablés par les tentations ou par l'acédie, ils se retrouvaient pour prier ensemble. Ils se racontaient alors leurs visions, et se réjouissaient d'avoir été délivrés par Dieu de la préoccupation de leurs parents pour persévérer, nuit et jour, dans la prière sans distraction. Ils firent ainsi de tels progrès, qu'en peu d'années, ils furent jugés dignes des visites de Dieu et du don des miracles.

Au bout de trente ans passés dans le désert, exposés aux rigueurs du climat et aux innombrables machinations du diable, Syméon, ayant atteint la bienheureuse impassibilité par la grâce du Saint-Esprit qui habitait en lui, proposa à son compagnon de quitter le désert, afin de sauver d'autres hommes en tournant le monde en dérision par la puissance du Christ. Jean, croyant qu'il était victime d'une illusion démoniaque, l'admonesta et lui rappela la promesse qu'ils s'étaient faite mutuellement de ne jamais se séparer. Mais aucun argument ne put vaincre la résolution de Syméon et, comprenant qu'il s'agissait d'une inspiration divine, Jean le laissa partir, après lui avoir fait promettre qu'ils se reverraient avant de quitter cette vie.

1. Leur admirable *Vie* a été composée par LÉONCE DE NÉAPOLIS (VII^e s.), auteur de la vie de S. Jean le Miséricordieux, trad. A. Festugière, *Vie de Syméon le Fou et Vie de Jean de Chypre*, Paris 1974, pp. 1-222.

Syméon se rendit d'abord en pèlerinage à Jérusalem d'où, après avoir prié pendant trois jours sur les Lieux saints, il partit pour Émèse, décidé à feindre la folie pour accomplir son ministère de salut. Il fut ainsi le premier à embrasser cette ascèse périlleuse de la folie pour le Christ². Appliquant littéralement les paroles de l'Apôtre : *Que celui qui veut être sage devienne fou en ce monde-ci, pour qu'il devienne sage* (1 Cor 3, 18), tout son propos était de sauver les âmes, soit par des procédés risibles et des artifices calculés, soit au moyen de miracles qu'il accomplissait en s'offrant à la dérision et au mépris, soit par des instructions et des paroles prophétiques qu'il prononçait en contrefaisant la folie. Dans tout cela il s'efforçait de rester caché et inconnu des hommes, afin de fuir leur louange et leurs honneurs, de manière à vivre dans le monde comme au désert.

Il fit son entrée dans la ville en traînant, attaché à sa ceinture, le cadavre d'un chien qu'il avait trouvé sur un tas de fumier, et poursuivi par les enfants de l'école qui se moquaient de lui. Le lendemain, qui était un dimanche, il entra dans l'église et se mit à éteindre les cierges en lançant des noix sur les flammes. Comme on voulait le chasser, il monta à l'ambon et bombarda les femmes avec ses noix. Finalement jeté dehors, il renversa les tables des pâtisseries, qui le rouèrent de coups. Un marchand de beignets le prit en pitié et lui proposa de tenir son échoppe, mais Syméon se mit à distribuer gratuitement la marchandise aux passants et à manger goulûment les beignets, car il était à jeun depuis une semaine. Averti par sa femme, le marchand chassa le saint en le frappant. Le soir venu, Syméon, prenant des charbons ardents à pleines mains, y fit brûler de l'encens, mais dès que la femme du marchand s'en aperçut, feignant de s'être brûlé, le bienheureux plaça les braises dans son manteau qui resta lui aussi inconsumé. Par la suite, il provoqua la conversion du marchand, qui était disciple de Sévère d'Antioche, en expulsant un démon.

Syméon se mit ensuite au service d'un cabaretier qui se montrait cruel et sans pitié à son égard, bien que les facéties du saint aient augmenté sa clientèle. Un jour, il châtia violemment Syméon, qui venait de briser une chopine de vin. Mais quand il vit lui-même le serpent qui avait déposé son venin dans le récipient détruit par le saint, il brisa tout le reste de la vaisselle, en essayant de tuer le reptile. Considéré dès lors comme un saint par son patron, Syméon feignit de vouloir déshonorer la femme du cabaretier qui, alerté par les cris de son épouse, chassa le saint en le frappant.

L'homme de Dieu vivait en pleine ville, impassible, et comme délivré des soins du corps et des conventions de la pudeur : faisant ses besoins en public, entrant nu, ses vêtements enroulés sur la tête, dans le secteur du bain public réservé aux femmes, dansant avec les actrices qu'il tenait par la main ou jouant avec les prostituées, sans ressentir le moindre mouvement charnel et en gardant l'esprit imperturbablement occupé à l'œuvre de Dieu. Il utilisait ce stratagème pour se familiariser avec ces femmes de mauvaise vie, et leur proposait ensuite en secret une forte somme si elles gardaient la chasteté. Quand il apprenait que l'une de ses « amies » était retombée dans la luxure, il la châtiait, soit par une maladie, soit en permettant à un démon de la tourmenter. Il avait aussi reçu le charisme de l'abstinence et passait tout le Grand Carême sans rien manger ; mais, parvenu au Grand Jeudi, il s'asseyait à l'étal d'un pâtisseries et dévorait des gâteaux au grand scandale des bien-pensants. D'autres fois, après avoir passé la semaine à jeun, il mangeait de la viande en public.

Un jour, il se mit à jeter des pierres sur les passants qui voulaient s'engager dans une rue hantée, les sauvant ainsi de la perdition. Une autre fois, il frappa de strabisme des fillettes qui s'étaient moquées de lui, puis il en guérit certaines en leur baisant les yeux, mais laissa les autres dans cet état, car il avait discerné qu'autrement elles seraient tombées dans la débauche. Le dimanche, il se tenait à la sortie de l'église en mangeant des saucisses, qu'il avait enroulées en chapelet autour de son cou, comme une étole de diacre, et en tenant dans la main gauche un pot de moutarde avec laquelle il badigeonnait la bouche de quiconque se moquait de lui. C'est aussi en enduisant de moutarde les yeux

2. Nous donnons une liste approximative des fous pour le Christ au 28 mai, note 5. Cf. I. GORAÏNOF, *Les fols en Christ*, Paris 1981, et L. PUHALO et V. NOVAKSHONOFF, *La vie des Fols en Christ. Folie du monde, sagesse de Dieu*. trad. fr. C. Lopez, éd. du Désert, Banne 2003.

d'un paysan, qui avait été frappé de cécité à la suite du vol des chèvres de son voisin, qu'il le guérit. Une fois, il paralysa la main d'un jongleur en lui lançant une pierre, puis le guérit en lui apparaissant en rêve et en lui faisant promettre d'abandonner son métier. Une autre fois, il se mit à frapper les colonnes de l'école avec un fouet, prédisant ainsi le tremblement de terre qui allait bientôt détruire la ville d'Antioche (588) ; et le séisme survenu, aucune des colonnes qu'il avait frappées ne s'écroula. Avant une épidémie de peste, il alla embrasser les enfants qui allaient en être victimes, en leur souhaitant bon voyage. Il entrait souvent dans les maisons des riches, pour y faire ses bouffonneries habituelles et feignait d'embrasser les servantes. L'une d'elles ayant accusé le saint de l'avoir mise enceinte, Syméon prit soin de la femme pendant sa grossesse, mais elle ne put mettre l'enfant au monde tant qu'elle n'eut pas révélé le nom du vrai père. La sollicitude du saint Fou s'étendait sur tous, et en particulier sur les possédés, dont il guérit un grand nombre par sa prière, après avoir feint d'être comme eux. Un artisan juif l'ayant vu un jour entouré de deux anges, il voulut révéler son secret, mais Syméon lui apparut en songe et lui scella la bouche. La même chose arriva à tous ceux qui découvrirent sa vertu : ils se trouvèrent dans l'impossibilité de la publier.

Par tous ces actes prophétiques et par les harangues qu'il faisait en public en simulant la folie, saint Syméon – qui s'adressait toujours aux hommes en les traitant de « fous » ou d'« insensés » – dénonçait les crimes des uns, les vols et l'impudicité des autres, en sorte que par ce moyen il parvint à mettre fin dans presque toute la ville d'Émèse à l'habitude du péché. Ne possédant rien en ce monde, il passait toutes ses nuits en prière dans une cabane branlante, d'où il sortait, au matin, après avoir baigné le sol de ses larmes pour le salut de ses frères. Il faisait alors son entrée en ville, la tête couronnée d'une branche d'olivier, tenant à la main un rameau, dansant et criant : « Victoire pour l'Empereur et pour la ville ! » Il signifiait par ces mots, la victoire acquise par l'intellect et par son âme dans le combat de la prière. Il avait aussi obtenu de Dieu que ses cheveux et sa barbe ne poussent point, tout le temps qu'il passerait à Émèse dans son ministère, si bien qu'il était privé du respect que provoque l'apparence des moines.

Il ne parlait de manière sensée qu'avec le diacre Jean, dont il avait guéri le fils et qu'il avait délivré d'une accusation calomnieuse de meurtre. Un arôme délicieux sortait alors de sa bouche, mais il menaçait son interlocuteur de terribles tourments dans la vie future, s'il dévoilait son secret. Lorsqu'il eut accompli sa course, deux jours avant de quitter cette vie, Syméon raconta toute sa vie au diacre et lui révéla que, conformément à la promesse qu'ils s'étaient faite en se quittant, il avait vu en vision son compagnon, Jean l'ascète, avec une couronne sur la tête portant l'inscription : « Couronne de la patience au désert ». Et celui-ci lui avait répondu qu'il porterait, quant à lui, les couronnes de toutes les âmes qu'il avait sauvées par ces facéties. Après avoir exhorté le diacre à la miséricorde et à ne jamais approcher du saint autel avec dans le cœur des mauvais sentiments contre quelqu'un, il prit congé de lui. Il se retira dans sa cabane et, ne voulant pas même devenir objet d'admiration par sa mort, il se glissa sous un tas de bois qui s'y trouvait habituellement, de manière à faire croire qu'il avait péri écrasé. Comme, au bout de deux jours, ses familiers ne l'avaient pas vu en ville, ils se rendirent à la cabane et le trouvèrent mort. Croyant qu'il avait été victime d'un accident, ils ne prirent même pas soin de lui faire la toilette funéraire et allèrent l'enterrer, sans cierges ni psalmodie, dans le cimetière réservé aux étrangers. Quand le cortège passa devant la maison d'un verrier juif, qui avait été converti par Syméon, celui-ci entendit une psalmodie telle qu'on ne peut en entendre de pareille sur la terre, chantée par une foule immense mais invisible. Frappé de stupeur, il regarda par la fenêtre et vit seulement deux hommes qui transportaient la dépouille de l'homme de Dieu. Il s'écria alors : « Bienheureux es-tu, Fou, car privé de l'accompagnement d'une psalmodie humaine, tu as les Puissances célestes qui t'honorent par leurs hymnes ! » Et il descendit pour aller l'enterrer de ses mains. Quand le diacre Jean apprit la mort du saint, il se rendit au cimetière et ouvrit la tombe. Mais il la trouva vide, et il en déduisit que le Seigneur avait glorifié son serviteur en le transférant dans la gloire avec son corps, avant la résurrection. C'est alors seulement que les habitants d'Émèse

comprirent qu'un nouvel apôtre avait vécu parmi eux, pour leur procurer le salut tout en restant caché.

- **Le même jour, mémoire des TROIS martyrs de MÉLITÈNE.**
- **Mémoire des saints martyrs JUSTE et MATTHIEU, morts par le glaive.**
- **Mémoire du saint martyr EUGÈNE, mort par le glaive.**
- **Mémoire des saints martyrs THÉODORE et GEORGES.**
- **Mémoire des saints hiéromartyrs THÉOPHILE et TROPHIME, et de leurs TREIZE compagnons martyrs³.**
- **Mémoire de notre saint Père PARTHÉNIOS, évêque de RADOBISDION.**

Originaire du village de Batsounia en Thessalie, saint Parthénios se consacra dès son enfance aux commandements de Dieu. Élevé à la dignité épiscopale et devenu évêque de Radobisdion, dans la province d'Arta, il n'abandonna pas sa vie ascétique et ne se nourrissait guère que d'herbes crues. Lorsqu'il n'était pas occupé au soin de ses ouailles ou à distribuer des aumônes aux pauvres, il aimait à se retirer dans la campagne, près des troupeaux de bovidés. C'est pourquoi ses reliques, qui exhalaient un parfum céleste après son bienheureux repos (21 juillet 1777), gardent jusqu'à aujourd'hui la propriété de guérir les maladies des troupeaux.



- **Le même jour, mémoire de notre vénérable Père ONUPHRE le SILENCIEUX de la Laure des GROTTES de KIEV.**
- **Mémoire de notre vénérable Père ONÉSIME le RECLUS de la Laure des GROTTES de KIEV (fin du XIII^e s.).**
- **Mémoire des vénérables RAPHAËL et PARTHÉNIOS d'AGAPIA⁴.**

Saint Raphaël était originaire d'une famille pieuse du village de Bursucani dans la province de Galatsi (vers 1560). Attiré par la renommée des moines du monastère d'Agapia le Vieux en Moldavie, il franchit les Carpathes et se joignit à eux, montrant une parfaite obéissance et un zèle ardent pour faire violence à la nature, afin d'acquérir la pureté du cœur. Avec le temps, il devint un *vase d'élection* de la grâce divine, et un nombre croissant de fidèles venaient vers lui pour recevoir ses conseils et pour s'efforcer d'imiter son mode de vie véritablement angélique. Désirant cependant vivre pour Dieu seul, il suivit l'exemple d'autres moines de ce monastère, qui, après avoir progressé dans la vie communautaire, se retiraient dans la montagne pour mener la vie hésychaste, d'abord sous la direction d'un Ancien, puis complètement seuls. Les rochers et les grottes de cette contrée sont les témoins des combats, des larmes et des ardentes supplications de ces pères hésychastes. Porté par les

3. Au monastère du Pantocrator à Constantinople, on célébrait en ce jour la mémoire de l'empereur Manuel II Paléologue, célèbre pour ses écrits théologiques, qui y était devenu moine sous le nom de Matthieu et y trouva le repos le 21 juillet 1425. Un office a été rédigé en son honneur, mais cette commémoration n'a pas été conservée dans les *synaxaires*.

4. S. Raphaël étant vénéré depuis le XVII^e s. en Moldavie, son culte a été reconnu par l'Église roumaine en 1992. La mémoire de S. Parthénios lui a été ajoutée en 2008.

ails du désir de Dieu, saint Raphaël alla se réfugier, tel un aigle, sur ces hautes montagnes et il vécut dans le silence et la *prière intérieure*, si bien qu'au bout de quelque temps il fut jugé digne de la vision de la gloire de Dieu. Mais le Seigneur, dans son amour pour les hommes, ne laissa pas longtemps cachées ses vertus. Les moines de la communauté cénobitique admiraient son mode de vie et le considéraient comme une vivante icône de la perfection évangélique, aussi faisaient-ils souvent l'ascension de la montagne pour recevoir ses enseignements, et dans le *Codex* du monastère il est nommé le « bienheureux starets Raphaël ». Des fidèles des villages des environs venaient aussi vers lui pour solliciter ses prières, et trouver par son intercession la guérison de leurs maux et la consolation divine dans leurs afflictions. Comme saint Daniel de Voronets [18 déc.], saint Raphaël entretenait des relations d'amitié spirituelle avec le voïvode saint Étienne le Grand [2 juil.]. Il s'endormit en paix, à l'âge de quatre-vingts ans (entre 1640 et 1645). Lorsqu'on exhuma son corps, il dégagait un parfum céleste et fut alors exposé à la vénération des fidèles dans l'église du monastère. Ce pèlerinage continue jusqu'à nos jours, qu'on ait perdu la trace de ses reliques qui ont été cachées au cours du XVII^e s., afin d'échapper à la profanation de la part des infidèles.

Saint Parthénios vécut au XVII^e siècle et se montra un digne émule des saints hésychastes des montagnes d'Agapia. Il était disciple du starets Euphrosynos, fondateur du monastère de Livada Parintsilor (le « Pré des Pères »). Au bout de quelques temps, il obtint la bénédiction de son père spirituel pour se retirer dans la montagne et y mener la vie hésychaste. Les ermites de cette contrée passaient la journée à réciter le Psautier par cœur, et après avoir pris une légère collation au coucher du soleil, ils consacraient toute la nuit à la *Prière de Jésus*, en tressant des corbeilles pour lutter contre le sommeil. Ils ne prenaient leur repos qu'assis sur des sièges ou sur des troncs d'arbres coupés, d'où le nom de Scaunele (« des sièges ») donné à cette montagne. Sur ce nouveau Thabor, saint Parthénios fermait ses sens à toute impression de ce monde périssable et repoussait avec force les pensées suggérées par les démons, pour se tourner tout entier vers son cœur et y invoquer avec délices le Nom du Seigneur. Ayant acquis une profonde sagesse par la méditation des saintes Écritures et des enseignements des saints Pères, il pouvait guider les moines et les fidèles, qui venaient à lui pour solliciter ses conseils, et il guérissait les maladies et chassait les démons par sa prière. Il semble qu'il soit devenu higoumène du monastère, quelque temps avant de s'endormir en paix, en 1660. Son corps fut ensuite découvert exempt de corruption et dégagant du parfum. Ses reliques, comme celles de saint Raphaël, sont aujourd'hui cachées, mais les fidèles n'en accourent pas moins au monastère d'Agapia le Vieux pour solliciter son intercession.

✠ **Le même jour, mémoire du saint néomartyr Pierre Goloubev, prêtre (1938).**



• **Le même jour, mémoire du saint martyr VICTOR de MARSEILLE.**

Ce victorieux athlète du Christ naquit d'une famille noble de la ville de Marseille, dans le courant du III^e siècle. Engagé dans le métier des armes, il servait l'empereur avec vaillance et loyauté. Mais quand Maximien vint en visite à Marseille (vers 388), dans le but de persécuter les chrétiens, Victor, au lieu de cacher sa foi, refusa de recevoir sa solde et se mit à encourager ses compagnons d'armes, chrétiens comme lui, à ne pas craindre *ceux qui tuent le corps*, pour être jugés dignes des trophées célestes. Jour et nuit, il se rendait de maison en maison, pour exhorter les fidèles au combat de la foi, et il accompagnait les martyrs jusqu'au lieu de leur supplice. Arrêté à son tour, il fut conduit, chargé de chaînes, devant l'empereur. Restant inébranlable devant les menaces comme à l'égard des promesses frauduleuses du tyran, il confondit la vanité du culte des idoles en proclamant le Christ seul vrai Dieu. L'empereur le fit traîner par les rues, et le livra aux coups et aux injures de la

populace. Mais, à l'issue de cette épreuve, le saint en proclama de plus belle sa foi. Étendu ensuite sur un chevalet pour qu'on lui lacère les chairs, le Seigneur lui apparut, tenant en main la Croix, et Il lui promit une couronne immortelle. La nuit suivante, trois anges étant apparus dans son cachot, ses gardiens : Alexandre, Longin et Félicien, frappés de ce spectacle resplendissant, se convertirent. Ils reçurent le saint baptême et moururent martyrs avant leur maître.

Trois jours plus tard, saint Victor comparut de nouveau au tribunal, et il renversa d'un coup de pied une statue de Jupiter que le tyran voulait lui faire adorer. Furieux, Maximien lui fit couper le pied, puis ordonna de placer le saint sous une meule de moulin, afin d'être broyé comme froment du Christ. Mais l'instrument de mort se brisa, et l'on dut achever le soldat du Christ en lui tranchant la tête. Lorsque le glaive le frappa, une voix céleste se fit entendre : « Victor, tu as vaincu ! » Les corps des saints martyrs, jetés à la mer, furent retrouvés par des chrétiens et ensevelis dans une crypte taillée dans la pierre⁵. Par la suite, les nombreux miracles accomplis par saint Victor le firent honorer comme patron de la ville de Marseille.

Par les prières de tes saints,
Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de nous.
Amen.

5. Vers 415, S. Jean Cassien fonda, non loin de la cité, un monastère dédié à S. Victor, qui contribua à répandre le culte du martyr et devint un centre de diffusion du monachisme en Gaule. À la suite de fouilles archéologiques entreprises dans cette abbaye en 1963, on découvrit, dans une crypte correspondant aux données de la *Passion*, les corps de trois martyrs, dont l'un d'eux semble être celui de S. Victor.